

UNE AVENTURE SUR GARRICK.

La récente visite de Sir Johnson Forbes-Robertson le distingué acteur anglais—et nous regrettons tous que ce fut une visite d'adieux—m'a remis en mémoire un épisode de la vie de Garrick qui, lui aussi, fut une des gloires du théâtre britannique et le plus grand acteur de son temps.

David Garrick naquit en 1716 et était fils du capitaine Peter Garrick. Les Garrick étaient des Français protestants, venus de Bordeaux en Angleterre après la révocation de l'édit de Nantes.

A l'âge de vingt ans, David partit pour Londres avec, dit-on, trois sous dans sa poche. Il devait y faire son droit, mais sa grande passion était le théâtre et il y voua sa vie. Sa famille jeta les hauts cris et faillit le répudier pour cette grave dérogation aux sévères traditions de ses ancêtres. Il fit ses débuts en 1740 dans le rôle de Richard III et fut applaudi à outrance.

Son grand charme était le naturel avec lequel il jouait. Jamais acteur ne fut plus versatile et mieux capable d'exprimer la passion. Il était en outre excellent mimic et son extrême vivacité captivait l'auditoire jusqu'au délire. Il tenait probablement ce dernier trait de son origine française.

A l'âge de vingt-neuf ans, après avoir brisé les liens qui l'attachaient à la belle actrice Peg Woffington, il épousa une danseuse allemande qui avait tourné la tête à toute la cour de Vienne. Ils vécurent heureux ensemble mais n'eurent pas d'enfants.

Il quitta la scène en 1776. Hélas; il ne devait pas longtemps jouir de l'opulente fortune qu'il avait amassée, ni des douceurs de la vie privée. Il mourut en 1779, à l'âge de soixante-trois ans.

* * *

Par une belle matinée de printemps, deux hommes se promenaient

dans un bois des environs de Londres.

L'un, jeune et de belle stature, se nommait Georges Pillow.

L'autre, plus âgé, était David Garrick.

Le jeune homme avait le teint pâle, les joues creuses, le regard profondément triste, et les larmes abondantes qu'il versait en ce moment, le tremblement convulsif de tout son corps attestaient une douleur intense. Il venait de perdre son père.

— "Voyons, mon pauvre Georges", dit Garrick, "console-toi. Tu suivras bientôt le chemin de ton père si tu continues de tant pleurer."

— "Je le sais bien, monsieur Garrick, mais je l'aimais tant! . . . Il était si bon! . . ."

— "Pauvre enfant! Personne ne le connaissait mieux que moi. . . Il était mon ami d'enfance, mon camarade, mon confrère. Je l'ai mais moi aussi. . . Mais contre l'irréparable, il faut se résigner. . . . Voyons, sèche tes larmes, mon enfant; cessons ce douloureux entretien et parlons de tes affaires. Que te reste-t-il?"

— "Hélas! rien, mon bon monsieur Garrick; je n'ai pas le sou."

— "Hein? — Que dis-tu? . . . Rien? — . . . Et la fortune ton père? — . . ."

— "Mon père s'était engagé dans des spéculations avec le cabaretier Crawford. Peu de temps avant sa mort, il lui remit toute sa fortune, c'est-à-dire mille livres sterling; mais l'affaire s'est passée sans témoins, et Crawford jure n'avoir rien reçu."

— "L'as-tu menacé de la justice?—"

— "Il n'existe aucune preuve, et que peut la justice contre les menteurs et les fripons?—"

— "Tu as raison. . . Que faire?—"

Pendant qu'il parlait, Georges ne s'était pas aperçu du changement de